

Anthropologie et Sociétés



Jaap LINTVELT, Réal OUELLET et Hub. HERMANS (dir.), Culture et colonisation en Amérique du Nord, Sillery, Septentrion, coll. " Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT ", 9, 1994, 367 p, bibliogr.

Mylène Tremblay

Savoirs et gouvernementalité
Volume 20, numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015409ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/015409ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, M. (1996). Compte rendu de [Jaap LINTVELT, Réal OUELLET et Hub. HERMANS (dir.), Culture et colonisation en Amérique du Nord, Sillery, Septentrion, coll. " Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT ", 9, 1994, 367 p, bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 20 (1), 229–231. <https://doi.org/10.7202/015409ar>

Par son étude détaillée de l'ethnozoologie montagnaise, Clément sait nous convaincre que les Montagnais ont recours aux mêmes méthodes que celles des scientifiques : l'observation, la comparaison et la classification, la définition de concepts spécifiques et l'existence d'un système hiérarchique développé en sous-systèmes.

Pierre Paré
Département d'anthropologie
Université Laval

Jaap LINTVELT, Réal OUELLET et Hub. HERMANS (dir.), *Culture et colonisation en Amérique du Nord*, Sillery, Septentrion, coll. « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », 9, 1994, 367 p., bibliogr.

Le thème « Culture et colonisation en Amérique du Nord » rejoint les préoccupations actuelles de maints chercheurs dans diverses disciplines, voire de tout Américain sensible à l'impasse de la civilisation euro-occidentale et à la fécondité des échanges interculturels. Ce livre est issu d'un colloque tenu à Groningue aux Pays-Bas (avec la collaboration de l'Université Laval). Les dix-neuf textes qui le composent reflètent bien la complexité et la diversité de la question que les chercheurs abordent à la lumière de textes littéraires, de vestiges archéologiques, de trouvailles dans les archives, voire de recherches introspectives. Différents colonisateurs et colonisés sont représentés : d'une part, les Euro-Américains et, d'autre part, les Indiens, les Espagnols du Mexique, les Québécois, les Chicanos et les femmes. Au caractère hétéroclite des approches et des objets, probablement inhérent au « genre » du colloque, il fallait opposer un certain ordre. Deux lignes directrices ont été retenues : d'abord l'anthropologie et la sémiotique culturelle; ensuite, l'étude historique et l'analyse textuelle tant littéraire que linguistique.

Un consensus existe chez les auteurs au sujet du traitement historique des Amérindiens par les descendants des colons européens qui, jusqu'à tout récemment, auraient détourné les faits en faveur du « vainqueur ». « Il est nécessaire de réviser et de récrire cette histoire officielle », affirme García (p. 156; voir aussi Fixico, p. 215). Tous s'y consacrent, qu'ils soient Indiens ou non... Et force nous est de constater que la majorité des auteurs font partie du second groupe. D'ailleurs selon Fixico, 90% des 15 000 écrits sur les Amérindiens ont des non-Indiens pour auteurs : « Why has the American Indian perspective been ignored ? », demande-t-il (p. 215). Pour compenser, García pose une condition *sine qua non* aux auteurs non-Indiens : une participation fondamentale des Indiens (p. 152).

D'autres mises en garde quant à la réécriture historique exigent réflexion. Un des grands dangers serait de considérer l'Indien comme une victime naïve du méchant Blanc. Papousek remarque qu'il s'agit d'une autre forme de condescendance. L'idéal consisterait en une présentation simultanée des deux points de vue (Fixico, p. 227), si ce n'était des limites de l'historiographie postmoderne « qui renonce à la prétention d'une représentation unique et prédominante, supposée vraie ("objective") des faits » (Medel, p. 236). Ces remarques sont pertinentes, selon Fixico, car le système d'éducation des États-Unis, du moins en ce qui concerne les premiers niveaux, réagit très lentement aux apports de « l'histoire universitaire ».

Ayant posé les conditions de la réécriture historique, certains auteurs s'y exercent. Turgeon présente, à partir de documents d'archives, la tradition d'échanges entre des pêcheurs basques et les premiers occupants dans le Saint-Laurent au 16^e siècle. Ouellet et

Remie construisent le scénario des premiers contacts grâce à leur relecture de récits de voyage (Cartier et Frobisher) et concluent à la probable « rage impuissante » des Indiens (Ouellet, p. 33) devant les nouveaux arrivants, particulièrement après le rapt des leurs (Ouellet, p. 33 et Remie, p. 111).

Commencée sur le mode de la méfiance, la colonisation maintient un système d'exclusion et de domination. Bien que des différences soient perceptibles entre les types de colonisation pratiqués par les Européens, ils partagent tous la plus dramatique des conséquences : la destruction, par les guerres et surtout par les épidémies, de la grande majorité des populations autochtones. Il est étonnant alors de lire parmi les écrits : « Colonization produced new power arrangements in North America, but it neither created nor destroyed cultural traditions » (p. 104). L'affirmation est tendancieuse. George E. Sioui pourrait répondre : « 1992 marks the 500th anniversary of the beginning of the destruction of our Motherland, America, by Europeans » (p. 90). Maints exemples de confrontation des Indiens avec la pensée européenne sont d'ailleurs explicités dans les textes (voir Tanner, p. 79 et 86).

Ces confrontations furent-elles suivies d'un processus d'acculturation, résultant en de simples transformations au contact de l'autre ? Ou eurent-elles plutôt comme résultat le génocide et l'ethnocide, entraînant l'élimination de la race et la destruction de la culture ? Les opinions diffèrent. L'exemple des Incas confirme la deuxième hypothèse. Mais, en général, la conscience d'une identité autochtone a survécu. Ainsi, le mouvement de conversion et la création de missions à l'échelle du continent n'ont pas provoqué la disparition de la spiritualité amérindienne (Estévez, p. 184). Au plan économique toutefois, on ne peut ignorer les transformations radicales : « European traders changed gift-giving into a market economy » (Fixico, p. 223). En revanche, prêter aux Indiens une passivité totale dans le processus de colonisation renvoie au mythe du « bon Sauvage » et crée l'attente du « sanglot de l'homme blanc » dénoncé par Bruckner en 1983. Une interprétation historique d'un conte amérindien permet à Delâge de proposer que les Amérindiens ont aussi été « victimes de l'effet de surprise, de leur intérêt pour les produits nouveaux, de leur naïveté et de leur manque de sens critique devant les manifestations d'amitié des nouveaux venus » (p. 211).

La majorité des textes dresse un bilan plutôt négatif de la passation, chez les Indiens, de l'héritage ancestral, à la fois spolié, morcelé et amalgamé avec la culture du colonisateur. Estévez n'hésite pas à utiliser l'expression de « schizophrénie culturelle » pour décrire le « malaise » de l'Indien « au sein de sa culture » (p. 198), son tiraillement entre plusieurs loyautés comme la religion catholique et la spiritualité traditionnelle. Sur la base d'un présent précaire, certains envisagent un avenir assez sombre. Remie souligne qu'en 1984, 62,4% des autochtones des Territoires-du-Nord-Ouest étaient en chômage contre 21,7% de non-autochtones ! Selon Sioui, les Amérindiens ont l'obligation de revendiquer « the Right to participate in the world as its Fourth Family of Nations » (p. 91). Plus pragmatique, García témoigne de la continuité et de la vitalité des cultures autochtones, même dans les premiers siècles de la colonisation : « Comme n'importe quelle société humaine, les Indiens continuent d'analyser leur devenir historique et ils l'expriment dans des récits, des chants et des danses » (p. 160).

Il est heureux qu'un colloque sur la culture et la colonisation en Amérique du Nord donne la parole à tous les partis. Peut-être ouvre-t-il l'ère du dialogue et de la compréhension mutuelle après une période de confrontations et d'oppositions, ère indispensable et inévitable après le réveil douloureux de siècles de silence et de répression. Paradoxalement, il aura fallu que les Amérindiens s'intègrent au système du colonisateur pour se faire entendre de la communauté intellectuelle universitaire, non plus comme objet (exotique) d'étude, mais comme collègues de travail.

L'Amérique du Nord comprend d'autres formes de colonisation comme en témoigne le dernier tiers du volume : les Canadiens français par les Canadiens anglais (voir Land et Lintvelt) et les Chicanos — les femmes en particulier — par les Américains (voir Bruce-Novoa, Hermans et Chávez). Le dernier texte, portant sur la genèse de la langue anglo-américaine, illustre la pénétration de la civilisation autochtone dans la culture du colonisateur... Question peut-être de suggérer ce que chacun des peuples présents en terre d'Amérique aurait à gagner dans la réciprocité.

Mylène Tremblay
 Département des littératures
 Université Laval

Éric SCHWIMMER (avec la collaboration de Michel Chartier), *Le Syndrome des Plaines d'Abraham*, Montréal, Boréal, 1995, 205 p., bibliogr.

Dans ce livre publié quelques semaines avant la tenue du référendum sur la souveraineté du Québec, en octobre 1995, l'auteur propose une prospective de ce que pourrait devenir le Québec dans le cas d'une accession à l'indépendance, après analyse du rapport conflictuel entre Canada français et Canada anglais. Engagé, l'ouvrage l'est jusqu'à un certain point, bien qu'il ait le mérite de se fonder sur un travail de terrain, mené auprès de communautés excentrées — en Mauricie plus particulièrement —, rendant compte de ce fait des subtilités qui échappent à toutes les analyses macrosociologiques publiées sur la question nationale au Québec depuis le référendum de 1980.

On pourrait diviser le livre en trois sections : la première s'appuie sur des exemples de logique de colonisation bien connus de l'auteur (entre Néerlandais et Indonésiens ou entre Australiens et Papous) et des cycles de tolérance et d'intolérance observés dans les sociétés amstellodamoise du siècle de Spinoza et de la Nouvelle-Zélande contemporaine (chap. 3 à 6); la deuxième recueille des discours de Québécois francophones sur l'avant projet de loi sur la souveraineté du Québec (chap. 7 à 10); une troisième partie, enfin, où l'auteur prend position en jugeant le processus séculaire de minorisation de la nation québécoise par les Canadiens anglais (chap. 11 à 13). Il suggère que seule la souveraineté du Québec serait de nature à modifier favorablement le rapport entre Québécois et Canadiens.

Fidèle à la méthode ethnographique fondée sur la comparaison, Éric Schwimmer rend compte de cas où des peuples colonisés ont accédé à leur souveraineté de manière pacifique, l'Indonésie et la Papouasie-Nouvelle Guinée. Ces deux exemples seraient de nature à prouver que l'autodétermination des peuples minorisés ne passe pas forcément par le cycle violent qui anime de nombreux projets de souveraineté politique depuis la fin de la Seconde Guerre. L'auteur, d'origine hollandaise, exploite ce faisant un concept qui lui est cher, le cycle de tolérance et d'intolérance, tout en insistant sur les limites inévitables, à terme, du nationalisme sectoriel.

Ce livre a un mérite incontestable : celui de montrer, empiriquement, que le discours sur l'identité nationale se pose inévitablement, de manière réelle ou symbolique, en termes de parenté, de logique familiale. Des entretiens en profondeur rendent compte de cette métaphore : le Canada serait ainsi le père (symbolique), tandis que les Québécois s'auto-instituent en enfants sous tutelle, mineurs donc (chap. 7) : « Et c'est en utilisant l'image de l'adolescent qu'ils disent l'indicible : l'Anglais, le vainqueur, est devenu le Père symbolique